

Souvenir  
des premiers années  
de mon cher fils René.

23 Oct. <sup>br</sup> 1813.

à mon cher fils René.

Tu es né le Samedi 23 Oct. <sup>br</sup> 1813. à 1h $\frac{1}{2}$  du matin  
maison de M. Bellot f. b. Poissonnière n° 17. vis-à-vis  
le me Mably. tu courais de grandes souffrances à  
ta mère: à l'instant de ta naissance nous  
rendîmes grâce à Dieu de nous avoir donné un  
fils, et nous le priâmes par dessus tout pour que  
le fils devint un homme de bien.

28 Oct.

Ton parrain, M. René de Boucheparc étant  
absent, tu as été oudayé le 28 Oct. <sup>br</sup>

15 X <sup>br</sup>  
1813.

Baptisé le 15 X <sup>br</sup> dans la Sacristie de St-Vincent  
de Paul me Montholon. M. de Boucheparc est ton  
parrain; ta marraine est ma chère sœur Rosalie  
Guzzenes. tu fus nommé René, du nom de  
ton parrain, et Paul à cause de la prédilection  
de ta mère pour ce grand saint.

Tu es né fort et bien constitué, ta excellente  
mère t'a nourri. Le théâtre de la guerre se  
rapprochait alors de nous. Nous avons vécu  
dans les alarmes et le lait de ta mère s'en  
est ressentie. L'ennemi approchant, nous crûmes  
qu'il était prudent de quitter Paris.

5 février  
1814.

Partis avec toi le 5 février 1814 pour Rouen où nous sommes restés deux jours. Arrivés le 9 à Caen, des circonstances qu'il est inutile de te faire connaître ici nous ont obligé à en repartir le 13 à 3 h. du matin et le 14 nous étions de retour à Paris au conservatoire de Montique, au 3<sup>ème</sup> au coin du f. b. g. Parisienne dans le logement que nous avions occupé depuis le 31 janvier c. à d. cinq jours avant notre départ.

L'armée des alliés étant entrée le 31 mars dans Paris, après un combat de 12 heures, la fin de la guerre mit fin aux angouilles de ta mère. Mais le mal était fait, son lait trouble te rendit malade; il te survint un abcès au col au dehors de l'oreille gauche; il perça de lui-même dans le mois d'Avril. Tu as été vacciné le 16 de ce mois: le vaccin a fort bien pris et le 5<sup>ème</sup> jour tous les symptômes nécessaires nous ont convaincu de la réussite de l'opération faite par M. Double, médecin.

16 Avril  
1814.

24 juillet  
1814.

Nous t'avons mené à Paddy, lieu de ta naissance, et à la mare d'Anteuil.

Comme ton père et comme ta sœur, tu y as tété le lait de ta bonne mère sous les arbres du Bois de Boulogne.

27 juillet. Tu es partie avec ta bonne Pauline pour  
Boudy. Nous t'y avons conduit et laissé  
6 Août ramené à Paris le 6 Août; à 10 mois  
1814. tu n'avais encore qu'une dent.

25 X<sup>bre</sup> Dans la nuit de Noël tu as eu  
pour la seconde fois un engorgement  
dans le canal de la respiration qui nous  
a causé les plus vives alarmes. M. Gardien  
l'accoucheur de ta mère, t'en a guéri au  
moyen d'un vomitif. Cet accident  
s'est renouvelé à deux époques différentes  
avec de petites convulsions internes  
occasionnés par le travail de la dentition.

La santé de notre cher enfant se fortifie  
de jour en jour. Tu as commencé à  
12 9<sup>bre</sup> faire quelques pas tout seul, le 12 9<sup>bre</sup>  
1814. jour de St-Novi à 13 mois.

28 Mars  
1815  
Aujourd'hui le 28 Mars 1815 tu n'as  
encore que 8 dents: tu marches, ou plutôt  
tu courses avec ta sœur qui t'aime comme  
sa poupée, et qui ne cesse de rire avec toi.  
Tu dis, Papa, Maman, Poum, Baba, tata,  
Cola, donne. Voilà tout ton dictionnaire;  
ta mère prétend que tu en sais beaucoup plus  
mais il faut le deviner ou avoir pour les  
comprendre l'oreille d'une mère. Jus qu'à

présent tu annonces un caractère doux ; ton  
 physiognomie promet de la bonté, de la finesse,  
 tu n'as pas l'esprit aussi précoce que ta  
 sœur, mais il est reconnu que les garçons  
 se développent beaucoup plus tard que  
 les filles, et nous n'en sommes ni surpris  
 ni alarmés, car ta gentillesse ne nous laisse  
 rien à désirer. — Pendant les premiers  
 temps de ta naissance, nous avons vécu  
 dans la tristesse et les alarmes ; aussi ne  
 vois-tu pas dans ces premiers souvenirs  
 autant de détails que dans ceux d'Augustine  
 mais notre tendresse est absolument la  
 même que pour ta sœur, nos deux  
 enfants sont confondus dans notre cœur.

La Bonne Grand-maman, à laquelle tu  
 ne manques jamais de faire le plus  
 gracieux sourire, partage aussi son  
 amour entre son Augustine et son René.

— Tu sentiras un jour le prix de l'  
 affection de nos bons parents et tu  
 apprendras pour ton bonheur qu'il  
 n'existe pas de meilleure mère que la tienne.

Tu as fait aujourd'hui avec nous, ta  
 première campagne avec Père St Gervais,  
 tu as pris tes ébats avec ta sœur et nous  
 avons vu avec délices nos deux petites fleurs

11 Avril  
 1805

de Printemps s'épanouir au milieu de la belle nature. — Nous avons dîné à l'île de la Grenade dans une chambre d'un pavillon très-élevé où nous étions venus les années précédentes.

14 Avril  
1815

Eu as trois dents de plus. — Ce n'est pas le tout, je t'ai entendu dire aujourd'hui, pour la 1<sup>re</sup> fois, trois mots de suite : oui c'est bon. Il faut être fier pour comprendre le poë qu'on peut éprouver en pareil cas. — Robinson ne fut pas plus heureux quand il entendit tout à coup son perroquet, après une longue absence, le saluer de ces mots : Pauvre Robinson ! Pauvre Robinson Cruel !

19 Mai  
1815

La mère et ta sœur se sont absentes le 19 Mai pour 15 jours. Elles ont passé ce temps à Rosilly près d'Ermen. Les progrès de ton intelligence sont surprenants. Eu me parlais chaque jour de ta maman Ninette et de ta petite sœur, et tu me tirais par la main jusqu'à mon bureau pour avoir les lettres de ta mère que tu basardais tendrement.

3 Juin.

Le mien ne put supporter plus long temps de se voir séparée de toi. Malgré toutes les instances de sa tante Dupuis, elle revint 15 jours après son départ.

tu dormais au moment où elle est arrivée, elle s'était mise dans une pièce voisine pour épier les mouvements de ton cœur, à ton réveil tu passas dans cette pièce où elle t'attendait en silence.

Après l'avoir un instant fixée, le plus joli sourire et le nom de Ninette lui annonçaient qu'elle était reconnue, tu te jetas dans ses bras et la reconnaissance fut complète.

Je ne saurais noter ici tous les mots, toutes les phrases que tu dis maintenant, depuis 3 semaines, tu dis et comprends tout, et tu prononces bien pour 20 mois.

tu chantes quelques notes de la gamme assez juste et ton grand plaisir est de frapper les touches du Piano avec l'enthousiasme d'un compositeur.

La bonne Pauline n'a quitté aujourd'hui après t'avoir donné les plus tendres soins pendant 20 mois, C.à.D. depuis le jour même de ta naissance: elle va former un établissement depuis longtemps projeté avec sa sœur. Ses forces ne lui permettent pas de rester avec nous sans une aide, et, de nouveaux revers de fortune s'opposent à ce que je puisse le faire.

14 Juin  
1845.

le chagrin de Le. Séparer de toi lui fait verser  
bien des larmes.

Tu as deux tes yeux, dans ta manière  
de vivre beaucoup de ressemblance avec ta  
Sœur Augustine, et voilà qu'à son  
exemple, tu dis aussi pour t'excuser:  
Puisque c'est fait.

30 Juin  
1815.

J'ai été réveillé cette nuit par le bruit  
du canon et de la mousqueterie. on assiège  
Paris. — Pauvre enfant! tu as à peine 20 mois  
et voilà deux sièges que tu soutiens!  
Je ne puis que louer ton courage, car, dans  
la journée, pendant le plus fort de la canonnade,  
tu nous a pris tous par la main pour nous  
faire danser une valse, et nous n'avons pu  
nous y refuser de peur de troubler ton  
innocente joie.

127<sup>6m</sup>  
1815.

Nous avons été tous à Paddy dans l'espérance  
de te voir t'ébattre avec ta Sœur sur le gazou  
du Gros de Boulogne au j'ai tant de fois couru  
à ton âge. — Tout est flétri, brûlé, abîmé  
de poussière, couvert de Soldats Anglais  
devenus les maîtres de notre malheureuse  
patrie.

Tu deviens chaque jour plus aimable,  
ton intelligence s'est prodigieusement  
développée ainsi que tes organes. Tu parles bien

183

tes chantes, toute la journée, les deux  
premières notes de Vire Henri IV. — Une beau  
matin, c'était le 9 juillet, je t'ai composé  
une romance comme à ta sœur, n'y  
trouvant rien que par intervalles et ayant  
commencé, selon une coutume <sup>un</sup> faire  
je n'en ai achevé les paroles que pour la fête  
de ta bonne mère le 25 août. Je te le laisse  
mon cher enfant, comme une bien faible  
expression de tout ce que je suis pour toi.

4 Juin  
1816.

Une des fêtes  
d'amis. —

C'est aujourd'hui que j'ai vu mon bien aimé  
après un voyage en Hollande et en Angleterre,  
qui a duré 10 mois. Revenu au long temps  
fixé avec la plus grande indifférence, telle  
qu'on fait l'attente d'un enfant de 2 ans et 9 mois.

23 Oct<sup>bre</sup>  
1816

Le jour de naissance. Nous avons pensé  
qu'à 3 ans il courrait à un homme de  
prendre les habits de son père. Il est en consé-  
quence sorti pour la 1<sup>re</sup> fois habillé en garçon.

4 Mai  
1817.

Nous habitons Belleville six mois  
de suite (me de la Villette n<sup>o</sup> 7) maison de  
M<sup>me</sup> Mantart. En ne quittant point les fleurs,  
les jeux, ni ta sœur. Nos souvenirs à partir  
de cette époque, seront maintenant  
communs. Avant ta naissance surtout  
il était plus difficile pour la mémoire



de conserver des souvenirs positifs, dans  
 tout espèce d'holocauste; j'ai tâché d'y  
 suppléer en tenant note de toutes ces  
 particularités qu'on aime tant à se  
 rappeler dans l'âge mûr et qui rattachent  
 le cœur des enfants à celui de leurs parents,  
 en prolongeant pour ainsi dire leur  
 enfance et le bonheur qui l'accompagne,  
 par l'attrait de ces mêmes souvenirs.

Je t'épargne, mon bien aimé, le récit  
 de toutes ces maladies d'enfance, qu'il  
 faut avoir, sans lesquelles, comme dit ton  
 mannan, on n'est pas achevé de faire,  
 que tu as prises pour la plupart de ta vie,  
 comme la rougeole; la coqueluche &c, et que  
 tu as supportées de bonne grâce sans rien  
 perdre de ta gaieté. Il est bon de savoir  
 qu'on les a eues, ne fut-ce que pour ne plus  
 les craindre et pour être encore plus empressé  
 à soigner ou secourir ceux qui en sont atteints.  
 J'aime à penser que si ta mémoire veut  
 un jour fuir jusqu'à l'époque présente,  
 (le juillet 1819. on s'écrivit ceci, n'ayant  
 pu tenir plus tôt ces notes au courant  
 depuis mon voyage en Angleterre)  
 c'est à dire, te reporte à l'âge de 6 ans  
 moins deux mois, dans ce jardin de

195

Belleville où tu prends tes ébats du matin au soir avec ta petite sœur, où, la meilleure des mères ne s'occupe que de ta félicité, où tout présente à tes yeux les images les plus douces et les plus riantes, j'aime à penser, dis-je, que tu y verras ton père, comme ton meilleur ami, comme celui qui était le premier compagnon de tes jeux, et qui voit avec délices tes facultés se développer sous les meilleures auspices.

5 Août  
1817  
à Belleville. Je note avec autant de soin que de plaisir tout ce qui peut nous faire présager que tu auras un cœur noble et compatissant.

— Un pauvre enfant nous demanda l'aumône, nous lui donnâmes du pain et de l'argent; il était tout déguenillé et il nous pria de lui donner aussi des culottes, nous lui répondîmes que nous ne le pouvions pas. —

René avait été témoin de tout cela — nous partîmes, Bonne-maison, Augustin et moi pour la promenade. René resta sur le seuil de la porte assis à côté de la maman. — Un grand quart d'heure après, il se met à lui dire : — Maman,

tu avais les mêmes ! — Quoi ? — mes  
culottes pour ce petit garçon. — tu es  
trop petit, mon ami, les hommes ne  
pouvaient pas lui aller. — mais,  
quand je serai grand, il ne sera plus  
là !

97<sup>br</sup>  
1847.  
— René en venant me souhaiter le  
bon jour m'a donné un fol baiser. —  
puis, après une courte ~~pausa~~, il me dit:  
Voyons, à présent que je te donne un  
baiser d'intérêt, . . . (je lui avais fait  
observer qu'il ne me donnait que de  
l'eau tiède :) Papa, donne-moi un boubou  
de pastille. —

Son porreau, le Ch<sup>er</sup> de Bouchepore,  
qu'il aime déjà beaucoup, et qu'il aimera  
je l'espère, encore bien plus par la suite,  
lui a donné un couvert, et, quelque  
temps après, une Umbale de Vermelle.  
me vint bien désappointé, moi qui voudrais  
apprendre à mon fils à se passer du superflu,  
et à boire, comme Diogène, dans la coupe  
de sa main. — (Chez enfant, lui  
disais-je un jour qu'il me demandait  
quelque chose, je te donnerais ma peau.  
— non, répondit-il, je veux que tu saches  
je ne veux pas que tu mourres.)

Il prétend que si l'on veut l'empêcher de grandir on doit lui mettre une plaque sur la tête.

Qu'est ce que c'est qu'être bon ? lui demandais-je ? — C'est d'aimer, répondit-il. — et qu'est ce que c'est qu'aimer ? . . . . il me prit la main et la baisa . . . .

René à Augustine qui mangeait du Verjus, malgré la défente de la maman :  
(mettant l'index à côté du nez :)

Augustine, . . . . Souviens-toi d'Adam et Ève !  
Autrefois, lui disait-on, les chevaliers se battaient vêtus de cuirasses, de cottes d'armes, de Casques, qui les préservaient des coups d'épée ; — René dit : eh bien, ce n'était pas eux qui étaient tués, c'étaient leurs choses.

Il prenait du sel pour en manger, et sur ce que on lui dit qu'on n'en mangerait jamais qu'avec quelque autre chose, il répliqua : — Mais, je l'aime avec Seul.  
(Papa :) Je vais partager cette poire avec ce que j'aime : tiens, René (en lui en donnant la moitié) ah ! mais voilà encore quelqu'un que j'aime . . . .  
tiens, Augustine (en lui en donnant l'autre moitié.)

Preni voyant qu'il ne restait rien à Papa, et lui remettant la part: mais Papa, tu t'amuses aussi, prends ça.

9<sup>ème</sup> 1817  
Paris.  
4 ans et  
quelques jours.

Mon cher petit Preni est tellement porté à la flânerie que son Papa, dormant un jour une leçon de violon et le voyant entrer, lui dit en riant: Bonjour farceur. — à quoi Preni répondit sur le champ: Bonjour, Raclieur. . . . .

Lorsque j'étais dans quelque endroit dangereux, ou dans les ténèbres avec mon excellent Père, il avait coutume de me dire: N'aye pas peur, tu es avec ton père. — Ces paroles m'avaient sur mon jeune cœur un effet magique, et je me sentais tout à coup en état de braver tous les périls. Preni ayant à traverser un salon et une autre pièce, sans lumière, me demanda la main que je lui donnai en lui disant de même que mon Bon Papa et d'un ton ferme: N'aye pas peur, tu es avec ton Père. — Le petit Scélérat me répondit: mais, Papa j'ai peur de toi. . . . .

1<sup>er</sup> Avril  
1818  
Mme de Buffault  
n°6 an 5<sup>ème</sup>

Voilà encore deux sur une autre habitation et je prierais que ces changements de pays soient plus d'une fois ta mémoire.

Tu n'as pas encore 5 ans et tu aies déjà

189

27 Juin  
1818.

toutes sortes d'airs. En les trouvant  
même sur le piano, avec un accord  
de tonique ou de dominante de la  
main gauche, sans le secours de  
personne. En veux de composer un air  
que j'ai noté de suite et sur lequel  
j'ai fait une valse joyeuse - en ton  
nom pour la fête de ta maman, le  
25 Août suivant.

Belleville

Tu habites cette année comme la  
précédente pour 6 mois, la petite maison  
de Belleville depuis le 3 Mai. Nous  
te menons souvent à Paris, on y revient  
chaque jour. — La bonne Henriette  
Coutellier, qui a eu soin de toi pendant  
le aut et qui t'aimait beaucoup, est  
restée aujourd'hui de chez vous.

Paris  
1<sup>er</sup> 9<sup>bre</sup>  
1818

4 Mars et  
17 Avril  
1819.

Encore deux airs de ta composition,  
je les ai notés avec leurs accompagnements  
tel que tu le fais. on ne peut s'arracher  
du piano au tu trouves chaque jour  
de nouveaux airs, sans avoir reçu le  
moindre conseil. Je pourrais peut être  
faire de toi ce qu'on appelle un petit prodige;  
ce n'est que trop souvent le moyen d'  
empêcher un enfant de devenir un  
homme: j'aime mieux suivre la marche

de la nature et à tenir toute intelligence que d'en  
hâter les progrès aux dépens de ta santé et par  
conséquent de ton bonheur.

2 Mai

1819

Bellerive

Voici le 3<sup>e</sup> avisé que nous venons à cette  
époque à Bellerive pour 5 mois; cette fois  
notre séjour ne passera qu'en le mois d'Août  
à cause de l'arrivée en ce monde d'un frère  
ou d'une Sœur que ta maman te promet.

J'voudrais, mes pauvres enfans que vous  
pussiez vous retrouver souvent le souvenir  
de ces folles promenades que vous faites en-  
semble et dont vous avez pris possession  
en les appelant de votre nom, les Montagnes  
d'Augustine, les Montagnes de René; les  
premières sont au dessous des Bâtes Chaumont,  
ou y va en continuant votre rue, descendant  
un peu le chemin de la Villette, et tournant  
ensuite à gauche par un sentier. — Les  
autres sont au dessous de ce que nous appelons  
la Terrasse, avant le village du P<sup>er</sup> St-Jermain,  
dans la direction de Pantin, près de quelques barrières.

— N'est-il pas plaisant que vos montagnes  
soient sous la plaine, et qu'il faille y des-  
cendre pour y monter?

La peinture occupe une grande partie de  
votre temps, un assortiment de couleurs  
dont vous êtes toujours approvisionnés, fait

191  
à Paris, soit ici, vous met à même d'éclaircir  
vos doutes au cas que je vous fais pour  
cider à vos instances, car je ne sais point  
destiner. — Preni à son papa: je t'aime  
tant, que le Derru lui-même ne pourrait  
pas le dire. — le Derru joue sûrement  
quelque grand rôle dans ses coutes.

Preni à sa maman: Comment fait-on le  
fer? — on le trouve dans les trous que l'on  
fait bien avant sous terre et que l'on appelle  
mines; on le met dans le feu, il y devient  
rouge, alors on le bat à grands coups de  
marteau pour lui donner la forme que  
l'on veut. — Mais alors, comment donc  
à ton pu faire les marteaux?

Preni, à sa maman, enceinte de 7 à 8 mois.  
Maman, Colette est ton commandant. —  
(Colette est le nom de l'enfant à venir,  
si c'est une fille.) — Pourquoi, cela,  
mon ami? — Parcequ'elle va toujours  
en avant.

Deux nouvelles bonnes. Beatrice, (pour  
l'enfant qui doit naître) entrée le 19 Mai  
et Suzette entrée le 26 Juin 1819. —

Preni était venu aujourd'hui à l'église  
de Belleville avec sa Sœur et nous. Le  
Prône du Curé ne nous paraissait pas à

25 juillet  
1819  
Belleville



La partie d'un enfant de 5 ans  $\frac{1}{2}$ . ni même  
à la partie d'Augustine, quoiqu'il fut  
très-bien fait et bien prononcé. Nous demandâmes  
à Henri ce qu'avait dit M<sup>r</sup> le Curé; il s'en  
défendit en disant qu'il fallait le demander  
à sa Sœur; celle-ci n'avait fait d'autre  
résumé de son discours sinon qu'il ne  
fallait s'attacher à rien. — Sa mère lui  
fit observer, au contraire qu'il avait dit  
au contraire: qu'il faut s'attacher à Dieu  
par dessus toutes choses. — Henri, pressé de  
nouveau, s'approcha de l'oreille de sa maman  
et lui dit tout bas que le discours de M<sup>r</sup> le  
Curé signifiait: Soyez bons, tous ensemble.

Analyse parfaite de tous les bons sermons  
et qui contient la loi et les Prophètes, car le  
Curé avait dit des choses très-toussantes  
principalement sur la charité dont mon  
cher enfant a si bien rendu l'esprit par  
ces mots: tous ensemble.

Mes chers petits amis, si vous êtes en  
dans un âge mûr, j'espère que vous aurez  
assez de bon sens pour comprendre que  
ces détails, tous ces riens, si souvent  
grués, ces expressions naïves ne vous  
sont point oisives comme des merveilles. Mon  
premier but, en les écrivant a été de prolonger

le bonheur dont vous jouissez depuis votre naissance, par de votre excellente mère, par d'agréables souvenirs. — Le Secours est de vous faire voir quel plaisir nous avons à recueillir dans votre langage primitif quelques unes de ces expressions, de ces tournures neuves qui n'appartiennent qu'à l'enfance et auxquelles nous attribuons un sentiment délicieux lorsqu'elles nous présagent en vous quelque heureuse qualité de l'esprit et du cœur. —

Vous ne verrez donc point dans tout ceci, mes bien aimés, un registre de vos gentilleses, mais des Annales de famille au moyen desquelles nous vous forterons encore lorsque nous ne serons plus, et nous viendrons mêler notre voix, à cette voix intérieure qui se fait entendre à tous les gens de bien, dans le silence des nuits ou dans le calme de la solitude. —

enfin, nous prenons date, pour ainsi dire, de vos bonnes inclinations, afin de vous encourager à marcher toujours dans la bonne voie.

29 Août  
1819.

Maisance de Colette Haure.

Puis l'a vu arriver dans ce monde, avec des transports de joie: il devina que ce

Sera pour lui une ame de plus.

8<sup>bre</sup>  
1819

Voilà mon René en demi-journée chez M. l'abbé Bouzet, rue Cadet n° 6. — il est temps d'apprendre à lire et à écrire.

X<sup>bre</sup>  
1819.

On parlait du talent de notre grand Copiste Calma, de la manière dont il s'attachait non pas seulement son robe mais toute la pièce, si bien qu'il soufflait quelquefois les interlocuteurs et leur demandait tant des avis. — A quoi René se mit à dire: mais, il a donc été deuse-cents ans en pension?

1<sup>er</sup> Avril  
1820.  
Que de  
Prochebonart  
n° 31

Plusieurs billets de contentement: des notes satisfaisantes sur la docilité et l'heureux caractère de mon bien-aimé; un résultat excellent puisqu'il sait déjà lire et faire des lettres. Habitant depuis ce jour une jolie maison et un jardin destinés à remplacer cette année celui de Belleville, notre bon petit René y restera pendant toute la belle saison avec nous sans qu'il y ait le moindre inconvénient pour son instruction, maintenant qu'il sait lire: c'est l'avis de son instituteur même. Nous voulons lui donner encore d'heureux jours appartenant à l'enfance, et son tempérament ne fera qu'y gager.

Voilà déjà 3 mois d'écoulés dans cette nouvelle demeure, et René qui ne quittait

196

point le Piano dans l'autre logement  
n'a point encore joué un seul air!  
Je laisse faire la nature. L'heure  
Des gammes n'a pas encore sonné  
pour lui. — De temps à autres il  
me demande son violon, non ce  
fâché petit modèle, vrai chef d'œuvre  
sorti des mains de Lufot et qui  
m'a été donné par lui pour mon fils,  
mais une pochette sur laquelle on  
peut jouer que je lui prête à dif-  
férentes époques pour essayer ce que  
le cœur lui en dira, — mais en vain,  
puisqu'il n'a pu réüssir jusqu'à  
présent à trouver une note.

2 Oct<sup>bre</sup>  
1820

J'ai commencé à donner des leçons de  
Violon à mon cher petit Pierre qui est venu  
de jouer quelques airs par cœur, mais  
qui après quelques mois de ces leçons  
d'un quart d'heure, a cessé de venir  
en prendre.

11 8<sup>bre</sup>  
1820

Commence l'étude du Solfège  
avec Rousseau —

9<sup>bre</sup> 1820

Joseph Zariot lui a donné à cette  
époque les premières leçons de Piano.  
Penté ouy M<sup>re</sup> Buzot en demi-fession.

Mai  
1821

3.7 <sup>br</sup>  
1821

— à Vithers - le bel aue sa maman et sa sœur  
Augustine. chez Mad<sup>e</sup> Capure, maison de  
M. Parent. à l'extrémité sud du Village  
reçu le 24 Sept <sup>br</sup>

---